



GRAND PRIX NESPRESSO
SEMAINE DE LA CRITIQUE
CANNES 2016

GRAZIA

MIMOSAS

LA VOIE DE L'ATLAS

Primitif, mystérieux, mystique: *Mimosas*,
le second film d'Oliver Laxe nous traverse.

Par Olivier SÉGURET

Comme un enfant de 9 ans devant un tableau de Poussin, ou de Klee, il arrive que l'on ne comprenne pas un film que l'on aime. Mais on l'aime. C'est sa beauté qui parle, s'adresse à nous comme un chant merveilleux. La langue est inconnue, mais on l'écoute quand même. *Mimosas* d'Oliver Laxe n'est jamais hermétique, il est primitif et mystérieux. Il raconte la traversée périlleuse d'une chaîne de hautes montagnes, ocre et désertiques, par un petit cortège de pauvres gens charriant le corps d'un ami défunt, dans l'espoir de l'enterrer là-bas, auprès des siens. Nous sommes dans le Haut Atlas, ces petites gens sont marocains, le mort est un cheikh, les mœurs sont musulmanes, la religion est l'islam. Là est le mystère.

Le mystère est une notion religieuse, et *Mimosas* un film sur la religion. C'est déjà une folie de le dire et de l'écrire comme ça, c'est une expérience plus troublante encore de le vivre sans filet. Car on n'est jamais sûr de rien, dans ce paradis minéral, où le danger menace et où les hommes ne laissent pas de traces. Rien, aucune. Ils parlent dans le vent, ils invoquent dieu, la foi, les rites, et puis tout disparaît. Ils inventent un discours où s'organisent l'impensable, l'inorganisable. Des mots qui font tenir ensemble le haut et le bas, le ciel et la terre, la vie et la mort, mais dès que les mots se taisent, tout se disloque, s'effondre et disparaît. Si, dans *Mimosas*, l'on retranche le tout (la puissance absolue de la nature) et si l'on enlève le rien (ces pauvres gens dont on ne voit même plus la tache dans le paysage), il nous reste donc ça : un film sur la spiritualité.

WESTERN PASOLINIAN

Cela suffirait déjà à qualifier Oliver Laxe pour une distinction d'autant plus rare qu'elle est peu recherchée : bienvenue chez les fous. Son cinéma n'a pas encore la consistance d'un Sharunas Bartas, la ténacité d'un Pedro Costa, la sensualité violente d'un Lisandro Alonso, mais il file clairement sur la route sauvage de cette impossible famille. Le cinéma d'Oliver Laxe a lui aussi cette faculté à déborder du film, à l'excéder, à se répandre. La caméra, ici, est autant une machine à enregistrer la profonde mystique du monde, ce chant mystérieux auquel les hommes répondent avec leur foi, qu'à la produire, la distiller, la délirer. Que ce jeune cinéaste ait choisi de camper sa fable en terre d'Islam ne devrait pas être crédité d'un courage particulier. Ce qui s'échange ici à propos de Dieu et des hommes se dit littéralement de la même façon ailleurs, sous d'autres latitudes, dans d'autres grammaires spirituelles. La religion, ici, ce n'est pas une identité religieuse, c'est un vertige que l'on ne peut partager qu'en commun, une façon d'être au monde et d'être ensemble que le cinéaste réduit à son essence, son quasi-schéma anthropologique, mais qu'il filme comme un western pasolinien.

Un autre rameau s'embranché sur le bouquet de *Mimosas* : la croisière sur le sable d'une caravane de taxis cotonneux, dont le montage vient verser les nappes irrégulières sur son récit principal. C'est énigmatique et somptueux. Il y a des mystères qui doivent rester cois.

MIMOSAS d'Oliver Laxe. (Semaine de la critique)